

Présence de l'Islam en Méditerranée (II)

Abdelaziz Benabdallah

**Membre de l'Académie du
Royaume du Maroc**



Cordoue, fut dès le Xe siècle le point de départ des caravanes qui, à travers le Détroit, rejoignaient l'Afrique.

Ibn Kherdadabbah, géographe arabe du IIIe siècle de l'hégire (IX^e) précise que les marchands slaves menaient leur commerce à travers le monde en passant au Sous el Adnâ par Tanger et de là, ils gagnaient l'Ifriqia et l'Egypte.

C'est alors que Sijilmassa devint rapidement une grande place de commerce où vinrent s'établir, à côté des Berbères, des négociants venus de Basra, de Koufa et de Baghdad, la plus grande cité du monde Islamique. C'est par l'intermédiaire des ports du Maghreb ou des convois terrestres que les stocks centralisés à Sijilmassa gagnaient l'Orient.

A Sijilmassa vivaient des négociants aisés dont les plus riches entretenaient avec le Soudan un troc fructueux de sel, de bronze contre de l'or en poudre — IBN HAOUQAL dit avoir vu à Sijilmassa un chèque de 40.000 dinars émis par un négociant de la cité au profit d'un collègue de la même cité (Al Massalik p. 70) — IBN SAID affirme en avoir vu lui aussi — YACOUT précise dans son môjam que les tissus de la ville étaient de meilleure qualité que ceux d'Egypte.

Les grands centres étaient déjà les foyers d'une civilisation, de teinte andalouse, dont la nouvelle dynastie fut la bienfaitrice par le large mécénat qu'elle exerçait autour d'elle.

« La civilisation andalouse — remarque à son tour André JULIEN — prit alors un caractère d'autant plus éclatant qu'elle coïncida avec le retablisement de l'ordre apporté par les Almohades », qui mirent fin à la gabegie financière des roitelets andalous ; ils favorisèrent en outre l'agriculture, sans négliger l'industrie dont l'influence se fit sentir jusqu'à Ceuta, renommée par sa production de papier. A Fès tournaient également, selon l'auteur du Kirtâs, 400 moulins pour la même fabrication.

Jativa en Andalousie constituait un des piliers de ce trio qui fournissait du papier à l'Europe Occidentale, alors que Samarra, capitale irakienne en pourvoyait l'Europe Orientale. L'éminent orientaliste Espagnol, le professeur Casiri fait état d'un manuscrit arabe à l'Escurial, en papier portant la date de 1009 de l'ère chrétienne (Gustave le Bon, Civil, des

Arabes — Edit. française, p. 519) / Gauthier, Mœurs et coutumes des Musulmans, p. 249).

Les ports de l'Empire devinrent les centres d'une activité commerciale intense. Les échanges s'y développèrent avec Pise, Gênes, Venise et Marseille. Les Musulmans qui avaient été alors, reconnaît A. JULIEN, les premiers à organiser les formes de leur commerce selon les nécessités du trafic international, avaient perfectionné leurs méthodes dont les chrétiens s'inspiraient. Une politique tolérante jointe à un système de sécurité aussi solide que généralisé, ne firent que développer, de plus en plus, les rapports et les échanges entre chrétiens et musulmans.

Partout, s'épanouissait une civilisation brillante, marquée d'une ampleur et d'une magnificence qui se reflétaient dans la vie citadine, et jusque dans le comportement rural. Dans l'architecture des grands monuments de Séville, de Rabat et de Marrakech, le souci de la qualité se doublait du sens de la grandeur. Des procédés nouveaux, empreints d'un mécanisme médiéval assez perfectionné, furent employés en matière de construction et de transport de matériaux lourds.

Grâce à une technique agricole importée d'Andalousie, des sortes de « fermes expérimentales » à culture intensive, prospéraient sous la gestion directe des autorités. Parmi ces vastes vergers, était El Menara, à Marrakech, dont l'oléaie comprenait, à elle seule, 15.000 arbres ; un explorateur anglais, cité par DE CASTRIES, la visita en 1741 et la qualifia du « plus beau site de toute l'Afrique » !

D'après des statistiques et des tableaux comparatifs dressés par certains chroniqueurs de l'époque, comme IBN BATTOUTA, le pouvoir d'achat semble avoir été au Maroc le triple de ce qu'il fut, à la même époque, en Egypte. Mais on était loin du glorieux règne d'ABOU EL HASSAN qui « marqua, note A. JULIEN, l'apogée de la puissance mérinide » et qui fit du Sultan « le souverain le plus puissant du XIV^e siècle ».

Le commerce extérieur devint d'autant plus intense que la monnaie en cours était, selon H. TERRASSE, « d'un titre excellent et stable ». Les ducats marocains faisaient prime auprès des négociants anglais qui avaient profité de la défaite portugaise pour développer l'échange de leur drap contre l'or, le sucre, le cuir et le salpêtre maghrébins. Mais ce furent surtout les Provinces-Unies (la Hollande) qui entretenirent avec le Maghreb saâdien un trafic régulier au-

quel le Traité de 1610 donna une véritable prépondérance. Le Sultan leur proposa même le prêt d'un million et demi de dinars. Cette politique devenait courante entre le Maghreb et l'Europe, car EL MANSOUR avait déjà accordé au DON ANTONIO, prétendant au trône du Portugal, un prêt de 400.000 livres.

Pour accroître les échanges avec l'Europe, ZIDAN envoya à l'étranger des agents qui entreprirent une véritable propagande pour les produits du Maghreb, son cheptel, ses minerais (cuivre, plomb, fer, soufre, etc...). Mais il dut protéger l'industrie artisanale de la concurrence étrangère et interdire l'importation de certains tissus anglais.

« Soucieux de défendre l'intégrité du Maroc, MOULAY ISMAIL ne l'était pas moins, note A. JULIEN, de développer son activité économique ». Il « souhaite, écrivait de lui un Résident français, l'agrandissement de ses sujets, et celui de leurs fortunes par le commerce qu'il préfère à la piraterie ».

C'est ainsi que, deux ans après la libération d'Arzila (1691), (Tanger et Larache ayant été respectivement libérées en 1684 et 1689) PIDOU DE ST-OLON signala la reprise des échanges avec l'Europe. La ville de Fès, « magasin général pour toute la Berbérie », alimentait les ports de Salé et de Tétouan. Des marchandises variées étaient importées d'Espagne, d'Angleterre, de Hollande et d'Italie. Les tarifs douaniers, imposés aux marchandises à leur entrée et à leur sortie, atteignaient parfois 25%.

Un renouveau économique fut réalisé grâce à l'heureuse initiative de SIDI MOHAMED BEN ABDELLAH (1) qui, en fondant Mogador, coupa court à l'active contre-bande des Européens dans le Sud Marocain. Dès lors, le commerce extérieur est pratiquement accaparé par le nouveau port.

Le Maroc exportait en Europe son excédent de production ; en 1845 il exporta 75.000 tonnes de blé et de légumes secs par le seul port de Mogador.

Vers 1859, date de la mort de MOULAY ABDERRAHMANE, le Cheptel marocain a été évalué par Charles LAMARTINIERE (dans son ouvrage « La Question du Maroc édité à la même année ») à 48 millions d'ovins et près de 6 millions de bovins.

L'industrie artisanale produisit en série des articles variés. Ces produits artisanaux marocains étaient très recherchés. On retrouve les modèles d'Azemmour parmi les broderies Espagnoles et Italiennes du XIV^e siècle. Avec les broderies d'A-

zemmour, c'est la Renaissance que nous trouvons au Maroc. Entre les motifs européens et les motifs marocains, la différence est peu sensible et ne repose que sur un déplacement de l'équilibre des figures. Tous ont été très connus de l'Occident. Les morisques ont apporté à Rabat le rinceau Renaissance, la broderie sur filet, la dentelle au fuseau.

Les artisans évoluaient alors dans le cadre d'un « régime corporatif » très libéral qui ne s'altérera, reconnaît PALLEZ, qu'au contact de l'Occident. Le Makhzen respectait le principe de la liberté du commerce. A côté des vastes vergers d'Aguedal, à Marrakech, se trouvaient les jardins d'essai où on tentait d'acclimater toute une gamme de fleurs importées d'Europe. En 1864 la plantation du coton a pris un développement considérable aux alentours de Mazagan. La production s'élevait d'après le vice-consul Français T. GILBERT, à 400 quintaux de textile dont la valeur représentait près de 100.000 Francs d'or (chiffre d'autant plus important que les exportations totales du Maroc ne dépassaient guère alors 22 millions de francs-or). Une industrie mécanisée transformait sur place des cotons dont le Maroc produisait une qualité très appréciée en Europe et à New-Orléans : la variété « See Island » aux longues soies américaines.

Sur le plan social la civilisation hispano-mauresque primait partout les velleités européennes.

« En Andalousie, presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles n'appartinrent au clergé, ne le savaient pas (DOZY - L'Histoire des Musulmans d'Espagne T. II - p. 184).

« Dans les campagnes de Silves, presque chaque paysan avait le talent d'improviser (Al-Kazwini, Cosmographie - Ed. Wustenfeld - T. II p. 364).

Dans la magistrature, l'Etat s'efforçait d'assurer au citoyen des garanties juridictionnelles, par le choix rigoureux de juges intègres et la ferme contrôle exercé sur la magistrature. Le Sultan MOULAY SMAIL ordonna une révocation massive de tous les cadis de la campagne, jugés inaptes.

Déjà sous l'Almohade Yacoub El Mansour, MILLET affirme que ce Souverain « adresse une circulaire aux cadis pour rappeler les règles qui doivent présider à l'observation de la justice et il annonce l'intention de faire rendre gorge

aux cadis prévaricateurs ». (Les Almohades, p. 112).

« C'est un fait qu'avant le Protectorat, les cadis ne commettaient pas aussi largement les abus que l'on a pu relever depuis, parce qu'ils n'ont plus été freinés par les réactions du sentiment public » (La France en Afrique du Nord p. 214).

Les Musulmans sont convaincus de la portée universelle du Droit musulman, adaptable à toutes les conjonctures et à toutes les époques, comme en fait foi le vœu adopté à l'unanimité au cours de la séance finale du 7 Juillet 1951 lors du Congrès International de Droit comparé : « ... Il est résulté clairement que les principes du Droit musulman ont une valeur indiscutable et que la variété des écoles à l'intérieur de ce grand système juridique implique une richesse de notions juridiques et de techniques remarquables, qui permet à ce Droit de répondre à tous les besoins d'adaptation exigés par la vie moderne ».

A l'époque où l'Andalousie dépendait de Marrakech, capitale du Maroc, un ensemble de médecins de toutes spécialités ont été attirés par la Cour Almoravide et Almohade. La plupart de ces Sages à la fois philosophes, médecins et pharmacologues avaient opté pour passer le reste de leur vie, dans l'entourage des Califes berbères qui ont cristallisé, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique du Nord, le Maghreb Arabe, unifié sous le même sceptre. Ils avaient une double mission clinique et enseignante et procédaient à des recherches thérapeutiques, pharmaceutiques dans les hôpitaux, tout en donnant des cours étayés par des travaux pratiques. Les Rois Omeyyades d'Andalousie excellaient dans ce domaine où d'heureuses initiatives enrichissaient les laboratoires et les centres hospitaliers. Mais, à partir du XI^{ème} siècle ap. J., âge d'or de l'Espagne musulmane, une histoire commune commença à se forger pour synthétiser le double apport des côtes Nord et Sud du Détroit de Gibraltar - que d'aucuns appellent « Occident Musulman ».

Depuis le XI^{ème} siècle, le Maghreb a connu toute une lignée de médecins dont quelques-uns avaient une réputation universelle ; Ibn Tofaïl et Ibn Roshd devaient jouer, successivement, le rôle de médecins officiels de la Cour Almohade. Averroès fut le premier, bien avant William Harvey, à analyser, dans ses « Kolliât » le mécanisme de la grande circulation du sang chez l'homme. La famille des Beni Zohr comptait plusieurs praticiens, tant parmi les femmes que parmi les hommes : l'un d'entre eux, ABOU